



Faut-il enterrer FREUD ?

La psychanalyse a 100 ans. Polémique autour d'une expo, batailles rangées entre psys et neurobiologistes... Et si l'on offrait à cette vieille dame un beau cercueil pour son anniversaire? Etat des lieux suivi d'un entretien avec Isabelle Stengers

Il y a cent ans exactement, en 1899, paraissait *L'interprétation des rêves* de Sigmund Freud (une édition postdatée de 1900), ouvrage qui contribua largement à populariser la naissance de la psychanalyse. Plusieurs manifestations célèbrent aujourd'hui la naissance de cette vieille dame centenaire, y compris à Lausanne où un colloque «Visions du rêve» se tiendra du 1^{er} au 3 décembre.

Surtout, à Vienne, vient de s'ouvrir l'exposition *Freud: Conflict and Culture*, visible jusqu'au 6 février 2000 à l'Austrian National Library et au Sigmund Freud Museum. Une exposition fort controversée qui fut déjà présentée en 1998 à la Library of Congress de Washington, puis à New York jusqu'en septembre dernier.

Sa mise sur pied suscita en effet moult polémiques: scandalisés par l'absence de perspectives critiques sur une théorie freudienne à leurs sens dépassée, 48 neurobiologistes et adeptes du comportementalisme et autres thérapies obtinrent de différer et chambouler la présentation de l'expo. Ce qui, il faut l'avouer, en rendait la visite plutôt cocasse, voire franchement rigolote: au-dessus des vitrines présentant quelque 180 pièces, carnets de notes, premières éditions, pipes du Maître, photos, séquences de films muets, sachets de cocaïne (une gourmandise du jeune Sigmund), on découvre des citations fracassantes de quelques célèbres artistes ou penseurs, comme Nabokov (*Lolita*) ou Wittgenstein, condamnant et ridiculisant la théorie freudienne, la

jugeant faite pour «les naïfs et les imbéciles» (Nabokov).

«Peu m'importe que les idées de Freud soient vraies ou fausses, observe Michael Roth, le maître d'œuvre de l'exposition, je vois en Freud d'abord un écrivain et un penseur, plutôt qu'un médecin ou un scientifique, qui a imprégné la culture du XX^e siècle.» Sous la pression, la *Library of Congress* (où se trouvent les Archives Freud) dut tout de même se résoudre à accompagner l'exposition d'un livret-catalogue également intitulé *Freud: Conflict and Culture*, incluant les contributions de quelques anti-freudiens de choc, tel Adolf Grünbaum, ou encore celle du D^r Peter Kramer, auteur du best-seller *Prozac: le bonheur sur ordonnance*.

C'est que les divans des psychanalystes, lentement mais sûrement, se dépeuplent, y compris dans ces derniers bastions que sont la France et la Suisse. Pourquoi? Thérapies comportementales, cognitives, développement des neurosciences, arrivée sur le marché d'antidépresseurs très efficaces, exigences de rapidité, nécessités économiques (une psychanalyse dure facilement sept ans et, à raison de quatre séances non remboursables par semaine, coûte une fortune): voilà autant de facteurs qui contribuent à réduire la clientèle des psychanalystes, lesquels aujourd'hui ne psychanalysent plus guère que les futurs psys, leurs pairs, ou des thérapeutes d'inspiration psychanalytique.

Le plus étonnant est que la psychanalyse ait duré si longtemps,

alors même que Freud, dès 1937, en reconnaissait les limites.

Quelques grands cerveaux, et non des moindres, du philosophe Wittgenstein à Karl Popper, avaient parfaitement mis en évidence les failles, les contradictions de ce qui ne fut jamais une science, mais une discipline qui, fondamentalement, repose sur la croyance et la foi que ses pratiquants ont en elle. Au même titre que les tentatives thérapeutiques des précurseurs de Freud – Mesmer, Puységur, Bernheim, défendant l'un les vertus du magnétisme animal, les autres la suggestion ou l'hypnose – une psychanalyse ne peut jamais venir en aide qu'aux gens d'abord convaincus de son pouvoir.

Bonne stratégie, la psychanalyse n'a donc jamais cessé de se redéfinir. Depuis longtemps, elle ne prétend plus guérir (comme Freud l'a d'abord espéré), mais seulement changer la perception que l'analysant (terme consacré pour désigner la personne en analyse) a de sa souffrance et l'aider à lui donner un sens... éventuellement.

Echec ou réussite?

Éventuellement, parce que la psychanalyse est incapable d'offrir la moindre garantie de succès: ça marche ou ça ne marche pas. Il n'existe aucune enquête sérieuse, aucune statistique qui définirait le taux de réussite ou d'échec d'une psychanalyse. Donc, par bonheur pour l'analyste, aucune sanction possible de son travail.

Qui définirait d'ailleurs ce qu'est une analyse réussie ou une analyse ratée, puisqu'on a évacué le critère de guérison? L'analysant lui-même? Fort bien en cas de réussite! Mais en cas d'échec? En cas d'échec, non seulement l'analysant aura raté son analyse, mais en sus, s'étant montré incapable de surmonter ses «résistances», il SERA COUPABLE de l'avoir ratée: une psychanalyse vous rend entièrement responsable de ce que vous êtes et de ce que vous devenez...

Ces dernières semaines, avec son livre *Pourquoi la psychanalyse*, Elisabeth Roudinesco, fille de psychanalyste et historienne de cette discipline, est montée au créneau. Interviews dans toute la presse, passage à *Bouillon de culture*... Au contraire d'un David Widlöcher, actuel président de l'Association psychanalytique internationale, qui plaide pour une complémentarité entre psychanalyse, neurosciences et autres formes de thérapies, Eli-

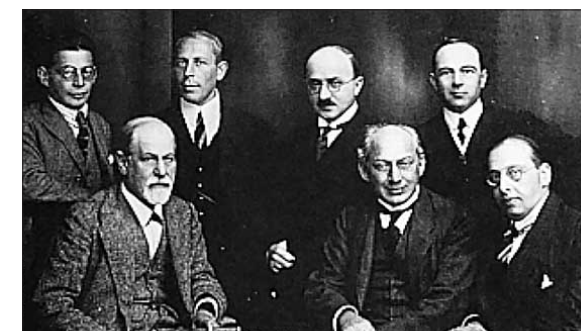
sabeth Roudinesco, quant à elle, continue de prôner «la supériorité de la psychanalyse par rapport à toutes les autres thérapies». Et son livre cartonne au deuxième rang des best-sellers, rayon «essais»!

Une discipline privilégiée?

C'est donc que la mythologie (autrement dit la fiction) psychanalytique exerce encore toute son emprise sur les esprits. Pourquoi? Selon Roudinesco, la psychanalyse offrirait, face au tout chimique, un lieu privilégié où se livrer à une quête du sens. Mais encore? Puisqu'à l'évidence la psychanalyse ne saurait prétendre à être le seul lieu d'élaboration du sens.

Pour tenter de répondre à cette question, *Construire* s'est rendu à l'Université libre de Bruxelles, pour y rencontrer Isabelle Stengers. Brillante philosophe des sciences qui a travaillé avec le Prix Nobel de chimie Ilya Prigogine, elle compte au nombre des gens, tels l'ethnopsychiatre Tobie Nathan, le philosophe Jacques Bouveresse ou le psychanalyste François Roustang (un franc-tireur aux questions dérangeantes: «Pourquoi, dans des cas trop nombreux, la cure ne procure-t-elle aucun effet?»), qui ont aujourd'hui le plus réfléchi et écrit sur ces questions.

JEAN-FRANÇOIS DUVAL



De g. à dr. Devant: Freud, Ferenczi, Sachs. Derrière: Rank, Abraham, Eitingon, Jones.

Photo tirée de «Freud, Conflict and Culture»



Le fameux divan de Freud, tel qu'exposé à Vienne.

Photo Keystone

POUR OU CONTRE LA PSYCHANALYSE

Livres «pour» la psychanalyse: Elisabeth Roudinesco, «**Pourquoi la psychanalyse**» (Fayard, 1999). Patrick Froté, «**Cent ans après**», entretiens avec neuf pontes de la psychanalyse (Gallimard, 1998). David Widlöcher, «**Les nouvelles cartes de la psychanalyse**» (Odile Jacob, 1996). Peter Gay, «**Freud: une vie**», une bonne bio. (Hachette, 1991).

Plutôt critiques, voire franchement hostiles: Isabelle Stengers (voir notre entretien en pages 62-63): «**L'hypnose, blessure narcissique**» (1999), «**La volonté de faire science: à propos de la psychanalyse**» (1992), «**Médecins et sorciers**» (avec Tobie Nathan, 1995), parus chez Les Empêcheurs de penser en rond. Jacques Bouveresse: «**Philosophie, mythologie et pseudo-science: Wittgenstein lecteur de Freud**» (Editions de l'Eclat, 1991). Frank Sulloway: «**Freud biologiste de l'esprit**» (Fayard, 1998). Adolf Grünbaum: «**Les fondements de la psychanalyse**» (PUF, 1996).

Quant à l'exposition «**Freud: Conflict and Culture**» à Vienne, elle est ouverte tous les jours de 9 h à 18 h (jeudi jusqu'à 20 h), jusqu'au 6 février 2000. Billets à l'Austrian National Library et au Sigmund Freud Museum. Renseignements: 0043 / 1 319 15 96. En complément, l'ouvrage édité par Michael Roth: «**Freud, Conflict and Culture**» (Knopf, 1998).

Lourdes vaut bien une psychanalyse

Rencontre à Bruxelles avec Isabelle Stengers, philosophe des sciences et auteur de livres décapants sur la psychanalyse, l'hypnose, la sorcellerie...

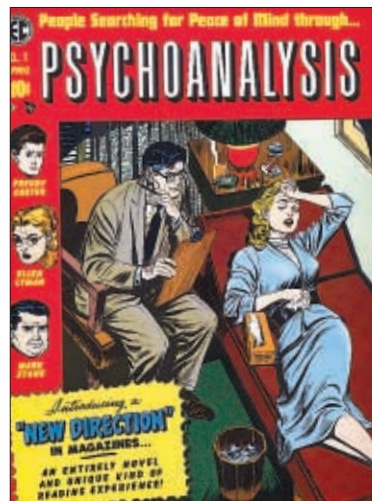
Chacun des livres qu'elle écrit, Isabelle Stengers se sent «comme une sorcière touillant dans un terrible chaudron tout en se disant: personne n'osera boire le breuvage que je prépare!» Née à Bruxelles, philosophe des sciences, elle a publié en 1979 *La nouvelle alliance*, livre qui a fait date, puis *Entre le temps et l'éternité* avec Ilya Prigogine, Prix Nobel de chimie. Ont suivi, après sa rencontre avec Léon Chertok et Tobie Nathan, des ouvrages brefs mais précis comme *L'hypnose: blessure narcissique, Médecins et sorciers*, ou encore *La volonté de faire science: à propos de la psychanalyse*, tous parus dans la merveilleuse petite collection Les Empêcheurs de penser en rond.

Isabelle Stengers, quel rôle la psychanalyse a-t-elle joué dans notre siècle?

Freud s'est lui-même placé dans la lignée des grands innovateurs, tels Copernic et Darwin, qui ont bouleversé l'image que l'homme avait de lui-même. Copernic prouvait que la Terre n'était pas le centre de l'univers, Darwin que l'homme résultait d'une évolution animale. »Et depuis Freud, nous savons que les belles idées que nous entretenons sur nous-mêmes et que toutes nos assurances peuvent soudain s'écrouler en vertu d'une vérité nouvelle... Pourtant Freud me paraît loin de Darwin ou Copernic...

Pour vous, la psychanalyse n'a pas joué un rôle révolutionnaire?

Non, je pense que si elle a si profondément marqué notre pensée au cours des cent dernières années, c'est qu'elle répondait à toute une série d'éléments qui préexistaient dans notre culture. En particulier notre rapport à la vérité. »Vous connaissez le mythe de la caverne chez Platon: nous sommes



Succès de la psychanalyse dans les années 50: plusieurs numéros du magazine d'«EC Comic» utilisent sa dramaturgie. Illustration DR

tous dans une caverne où nous ne voyons que des illusions et des reflets trompeurs. Pour voir la réalité telle qu'elle est, il faut sortir de la caverne, sous le droit soleil de la Vérité... Eh bien, la psychanalyse est venue parfaitement s'inscrire dans cet amour de la vérité que, depuis Platon, nous nous plaçons à entretenir. Même si cette vérité est en même temps une blessure, qu'elle fait mal, puisqu'elle tient toujours – c'est Platon qui le dit – dans une désillusion. Tel est le but de la psychanalyse: nous détacher des illusions, avec cette idée que la vérité libère...

Pourtant la psychanalyse n'est pas véritablement une science...

En effet. Et justement, je ne la condamne pas à la façon d'un Voltaire s'écriant «tout cela n'est que superstition!» Loin de moi l'idée de discréditer par exemple la prière, qui n'a rien non plus de scientifique. Qu'importe si on ne guérit

pas au nom de la vérité, mais par un autre chemin? J'ai donc le plus grand respect pour des techniques que des siècles de savoirs et de pratiques ont stabilisées, et qui permettent d'intervenir dans les troubles d'âme.

A quoi pensez-vous?

Eh bien, au pèlerinage de Lourdes par exemple.

Le pèlerinage de Lourdes!

Oui. Ce type d'entreprise collective peut transformer le rapport de chacun avec ce dont il souffre: le regard de la Vierge devenant un ingrédient d'un chemin de transformation. De même, je respecte le rôle des ancêtres dans les traditions africaines, constitutif lui aussi du chemin de guérison.

Cent ans de psychanalyse pour en revenir à Lourdes! Vous allez mettre les psychanalystes en colère... ou les déprimer...

C'est encore une chose qui m'ennuie avec la psychanalyse: elle se rattache si fortement à notre tradition de vérité qu'elle manque totalement d'humour.

Je vous arrête. Aujourd'hui, la psychanalyse ne nourrit plus cet idéal de vérité. Elle insiste plutôt sur la création d'un sens que le patient doit donner à sa vie...

En effet, elle a renoncé à toutes ses prétentions à la preuve, que Freud nourrissait encore. Hélas, elle conserve toute la dureté de jugement d'une science pour se dire supérieure aux autres techniques de création de sens... Pour moi, les psychanalystes qui pensent que l'arsenal théorique de la psychanalyse leur permet d'EXPLIQUER les effets qu'ils produisent en cure sont des charlatans.

Comment se fait-il que la psychanalyse ait survécu à toutes les attaques? Alors qu'en

Isabelle Stengers. Une «sorcière» née à Bruxelles, curieuse de tout depuis sa plus petite enfance. Elle adore Alexandre Dumas, les plats au four et les alcools forts.

Photo Michel Vandenberghe/Agence VU



1937, Freud lui-même en reconnaissait les limites?

Oh, mais cent ans d'existence, ce n'est pas bien long. Songez que les savoirs thérapeutiques africains ont survécu à l'esclavage, sont parvenus à se recréer de l'autre côté de l'Atlantique, au Brésil, à Haïti! Quant à la psychanalyse, comme je l'ai dit, elle a pour meilleure alliée cette idée que nous nous faisons de la vérité depuis Platon.

»Nous cultivons de nombreux sens du mot vérité. Mais toutes ses formes ont comme dénominateur commun de se croire dressées contre l'illusion. En psychanalyse, il y a cette idée que trouver le vrai, c'est se faire mal, que la vérité est une blessure et que si ça ne blesse pas, ça n'est pas digne de ce que nous appelons vérité. La psychanalyse estime être un chemin de vérité: c'est aussi un chemin de croix.

Pour vous, d'autres traditions seraient plus sages?

Oui. Par exemple, pour un Maghrébin qui va mal, c'est toujours qu'il y a un djinn dans l'air. Mais il existe beaucoup de djinns! Et chaque thérapeute a les siens. Le malade va donc aller de thérapeute en thérapeute, sans les disqualifier, jusqu'à ce qu'il trouve le bon. C'est-à-dire celui qui va pouvoir entrer en relation avec son djinn. Cela me semble d'une très grande sagesse. Les patients restent en mouvement. Chez nous, ils peuvent rester bloqués des années...

En Occident, on recourt de plus en plus aux antidépresseurs, Prozac, etc.

Cela ne rend pas plus facile de comprendre pourquoi ce type de médicaments (et bien d'autres) exercent un effet positif: le fait de savoir qu'ils agissent sur la sérotonine – un neurotransmetteur dans le cerveau – ne rend pas la guérison plus transparente... La personne «guérit», mais vous ne pouvez pas parler en termes de guérison comme avec les antibiotiques. Les antibiotiques, nous en comprenons l'action! Ils tuent les bactéries, c'est-à-dire l'envahisseur; c'est une forme de guérison par la mort, fort simple – au même titre qu'une opération chirurgicale ou de dentisterie.

Vous-même, si vous vous sentiez psychologiquement mal, que feriez-vous?

(Rires) Si je souffrais de troubles d'âme?... Je ne crois pas que j'irais chez un psychanalyste. D'ailleurs,

j'ai essayé, autrefois. Ça a duré six mois. Et je suis partie quand j'ai découvert que j'étais en train de le protéger de mon propre mépris.

De votre propre mépris?

Je trouvais qu'il y avait pendant les séances un beau silence, mais que ce n'était pas du refoulement au sens habituel. Que tout tournait autour de quelque chose que je ne pouvais pas dire. J'avais l'impression qu'il faisait mal son métier; de plus, il était doublement payé: remboursé par la sécurité sociale au tarif de neuropsychiatre et réglé cash par moi-même... Au début, j'ai accepté que cela se passe comme ça, puisque c'était le contrat qu'il m'avait proposé, puis peu à peu... ça a fait son chemin... Mon beau silence, c'était «vous êtes un forban!»

Vous êtes en train de ruiner cette interview! Tous les psys diront que vous réglez vos comptes...

(Rires) Eh oui, ils ont répondu à tout: «Elle a résisté et elle est partie en croyant que...» Non, si j'allais mal, je me dirigerais plutôt vers des rituels qui s'affirmaient clairement comme techniques.

Du rituel à la secte, il n'y a souvent qu'un pas...

Oui, mais attention! Là encore, on peut regarder du côté des Africains: ils savent très bien que tout guérisseur peut aussi être un sorcier. Les thérapies sont donc publiques: si un thérapeute veut voir son patient en colloque singulier, l'affaire est faite: c'est un sorcier! Un voleur d'âme! La maladie intéresse tout le monde, c'est un phénomène collectif et pas du tout privé; celui qui souffre est simplement au carrefour entre le visible et l'invisible.

N'est-ce pas avant tout la personnalité du thérapeute qui compte?

Les personnalités ne naissent pas dans les choux. Telle ou telle tradition permet de donner toute son ampleur à des traits qui font de quelqu'un un véritable thérapeute. Cela dit, quand je rencontre des guérisseurs d'autres traditions, je peux comprendre qu'on s'adresse à eux. Il y a une densité... En revanche, bien des psychanalystes – mais pas tous – quand on les rencontre, puent l'angoisse. L'idée qu'on puisse s'adresser à eux en cas de besoin me remplit de terreur!

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS DUVAL